

mobilisation linguistique et consolidation de l'identité ethnique

**(Expériences de défense des langues mésoaméricaines dans les
communautés indiennes de l'Etat de l'Oaxaca au Mexique)**

Laurent AUBAGUE

En quoi la langue maternelle d'un groupe ethnique lui permet-elle d'affirmer son identité culturelle et d'affronter les situations socio-culturelles où des germes d'acculturation risquent de détruire les formes traditionnelles du comportement collectif? Comment une langue maternelle peut-elle représenter un cadre symbolique sur lequel viendra s'appuyer une culture minoritaire pour consolider la perception de ce qu'elle est et surtout, de ce qu'elle doit continuer à être? Doit-on même aller jusqu'à penser qu'une mobilisation pour la conservation de cette langue contribue à renouveler chez un groupe ethnique, déjà soumis à un processus important de transformation et de changement, une prise de conscience qui l'encouragera à ne pas abjurer son histoire et lui donnera envie de lutter contre son propre anéantissement?

Donner uniquement une réponse à caractère théorique à ces trois questions reviendrait certainement à faire assumer à la langue maternelle un pouvoir de

sauvegarde qu'elle n'a pas toujours et encore moins sans la conjonction d'autres manifestations de la vie quotidienne qui, une fois rassemblées, permettent à une ethnie d'entretenir son désir d'auto-affirmation. L'état de conservation d'une langue maternelle n'est donc pas un indicateur suffisant pour mesurer le degré de résistance culturelle d'une société indigène.

Cependant, des exemples concrets d'initiatives prises par des groupes ethniques pour défendre leur code linguistique et le faire réagir aux agressions subies devant la pénétration d'une autre langue (surtout si cette dernière possède un statut de langue nationale officielle), illustrent bien le rôle que peut avoir la question linguistique dans les stratégies de défense et de reproduction de l'identité ethnique. Tel est le cas des expériences entreprises depuis deux décennies par quelques-uns des seize groupes ethniques amérindiens de l'Etat de l'Oaxaca au Mexique.

1 - Bref aperçu de la situation ethnolinguistique du Mexique

Au Mexique, selon le dernier recensement officiel de 1980, huit millions de personnes déclaraient parler l'une ou plusieurs des 56 langues amérindiennes que forment l'héritage linguistique précolombien de ce pays. Malgré toutes les réserves qu'il est possible d'avoir sur l'exactitude de ces données (en effet les recensements dans les zones rurales éloignées et marginalisées où vivent de très nombreuses communautés indiennes ne sont pas toujours réalisés avec un grand souci de précision), la population indienne représente au moins 10% du total des habitants du Mexique. La localisation de ces 56 groupes ethniques couvre un territoire de deux millions de kilomètres carrés et leur répartition est loin d'être homogène sur l'ensemble de cet espace. Le Nord et surtout le Sud de la République Fédérale du Mexique regroupent l'essentiel de ces cultures.

D'un strict point de vue linguistique, plus de 70% de la population indienne a cessé d'être monolingue, et c'est donc l'immense majorité qui, déjà en possession d'un code vernaculaire, a une large connaissance de la langue nationale, l'espagnol. Le passage au bilinguisme est donc le trait dominant de la situation linguistique actuelle des cultures indiennes. Ce bilinguisme est de nature complexe et ambiguë. Il a tendance dans un premier temps à être diglossique, c'est-à-dire que l'acquisition de l'espagnol a comme effet de provoquer un état de discrimination et d'infériorisation pour la langue maternelle. Ce penchant vers la marginalisation du code linguistique premier est

dû à des facteurs objectifs et subjectifs bien identifiables. La cause principale du prestige que l'espagnol obtient parmi les locuteurs des langues indiennes tient au fait qu'il est une langue qui s'écrit et qui, pour cette même raison, sert à résoudre les problèmes administratifs. L'autre avantage de la connaissance de l'espagnol réside dans la possibilité d'étendre le champ de la communication. En effet, parler l'espagnol favorise d'abord les échanges linguistiques avec l'ensemble de la communauté nationale. L'espagnol sert ensuite de langue franche permettant de dépasser l'obstacle de la morcellisation linguistique que représente la présence de 56 codes vernaculaires, eux-mêmes en état extrêmement prononcé de fragmentation dialectale. Dans cette perspective, il est facile de comprendre pourquoi les locuteurs monolingues se sentent dans une terrible situation de discrimination linguistique et que ce sont eux qui aspirent le plus à promouvoir un bilinguisme de type diglossique. Mais à ce propos, il est à noter que la phase de la diglossie ne représente pas forcément le dernier stade et la réalité définitive du bilinguisme.

Phénomène curieux mais à la fois compréhensible, on peut noter qu'une domination assez poussée du bilinguisme a, chez les locuteurs qui restent en contact assez étroit avec leurs origines ethniques, un effet de revalorisation du code vernaculaire maternel discriminé. Plus le bilinguisme est conçu comme un contact normal entre deux langues absolument indispensables pour les besoins de la communication quotidienne, et plus le code vernaculaire qui a pu dans un premier temps souffrir des répercussions diglossiques du bilinguisme, a des chances d'être revalorisé par des locuteurs qui parviennent à la conscience de la richesse de savoir parler deux langues et qui redécouvrent le potentiel culturel, symbolique et identificateur de leur langue première. Cette attitude, assez nouvelle, est celle que l'on voit poindre de plus en plus chez les individus et dans les communautés indiennes qui ont augmenté la quantité de leurs rapports avec la société nationale extérieure sans toutefois renoncer à défendre et à reproduire leur culture ethnique locale.

La situation ethnolinguistique du Mexique est donc à placer sous le signe de la complexité et d'un foisonnement de tendances dont il est encore difficile de prévoir le dénouement. D'un côté on assiste à la permanence tenace de plus d'une cinquantaine de codes linguistiques précolombiens -ce qui représente exactement la moitié de l'héritage verbal préhispanique, et ceci après cinq siècles de relations coloniales. D'un autre côté, on est obligé de reconnaître que la situation actuelle de ces cinquante langues indiennes est traversée par une

polarité de problèmes dont il est difficile de savoir si elle va dans le sens d'un renforcement de la vitalité de ces langues ou si elle contribue à leur déplacement et à leur marginalisation. Les tendances objectives du déplacement des langues indiennes peuvent être contrebalancées seulement par les réponses subjectives de leurs locuteurs, c'est-à-dire que le sort de ces langues dépend en grande partie de la loyauté linguistique que veulent bien leur manifester ceux qui les parlent.

2 - La situation ethnolinguistique de l'Etat de Oaxaca

L'Etat de Oaxaca est, au Mexique, la région où se concentre la plus forte densité de cultures mésoaméricaines. Seize des cinquante-deux groupes indiens appartiennent au paysage physique et humain de cet endroit du Sud-Est du pays. Cette densité va nourrir la dynamique socio-culturelle de cet Etat, surtout si l'on pense que 80% de sa population (environ deux millions de personnes) est de souche indienne. Il est inutile de dire qu'une telle quantité de cultures favorise des relations inter-ethniques compliquées, sophistiquées et parfois même, conflictuelles. La complexité de la situation linguistique de cet Etat illustre à la perfection les difficultés de tels rapports. La présence de la langue nationale se voit directement confrontée à une multitude de langues locales, différentes à tous points de vue de ce qu'elle est, qui entravent sa pénétration et qui créent une situation sociolinguistique particulière où s'opposent une volonté d'hégémonie linguistique et des sursauts de résistance ancrés dans des traditions millénaires

Quant à ces aspects statistiques, la situation ethnolinguistique de l'Etat de Oaxaca se présente ainsi: sur un total de 2.024.527 habitants, 1.133.479 (soit 55,9%) parlent seulement espagnol, 616.933 (soit 30,5%) sont bilingues et 225.632 (soit 11,1%) sont monolingues. Comme on peut le constater à la simple lecture de ces chiffres, l'avenir des langues indiennes dépendra de l'évolution du bilinguisme. Un bilinguisme diglossique érodera, à plus ou moins long terme, les 11% de monolingues qui constituent, quoiqu'en termes toujours plus fragiles, le terreau à partir duquel la langue indienne se reproduit. La disproportion déjà existante entre le bilinguisme et le monolinguisme indique qu'il est urgent de tendre vers un bilinguisme stabilisateur si l'on ne veut pas accélérer le processus d'érosion auquel se trouvent confrontées les langues amérindiennes.

Ces langues amérindiennes n'ont pas le même poids social ni la même influence culturelle. Le zapotèque et le mixtèque dépassent chacun d'eux la centaine de milliers de locuteurs, la première étant parlée par presque 350.000

personnes et la seconde parvenant à 200.000 individus qui en font un usage quotidien. Ces deux langues sont en troisième et quatrième position par ordre d'importance des 56 langues amérindiennes du Mexique, juste après le nahuatl et le maya. Dans ces conditions, on comprend que les langues d'ethnies qui possèdent un tel volume démographique soient à même de mieux résister. Face à bien d'autres codes vernaculaires d'origine préhispanique qui, toujours dans l'Etat de l'Oaxaca, oscillent entre 1000 et 5000 locuteurs, les langues parlées par plusieurs dizaines de milliers de personnes ont plus de chances d'arriver à survivre. L'évolution sociale et culturelle de la situation linguistique dans l'Etat de l'Oaxaca montre comment certaines langues possèdent dorénavant la sécurité de se reproduire tandis que d'autres sont confrontées à l'hypothèse palpable de leur disparition. Ces données expliquent pourquoi on voit surgir, dans certains groupes ethniques plus que dans d'autres, des initiatives lancées par les acteurs culturels des communautés indiennes pour défendre ou consolider leur moyen d'expression verbale.

3 - Les attitudes de l'indigénisme officiel face aux langues indiennes

Face au rythme et à la force de la pénétration de la langue nationale dans les communautés indiennes, et confrontés aux effets de déplacement qu'un tel phénomène implique pour les codes vernaculaires amérindiens, de nombreux partenaires sociaux et différentes institutions officielles se sont interrogés pour savoir comment contrôler cette tendance et éviter ainsi la progressive extinction des langues indiennes qui appartiennent au patrimoine historique et culturel du Mexique. En ce sens, les communautés et les groupes indiens ne sont pas les seuls à être préoccupés par le futur de leurs langues. Les linguistes, les ethnologues et les anthropologues aussi bien que les différents secteurs de l'indigénisme mexicain et des organismes de l'Etat national qui se penchent sur la situation des Indiens, s'interrogent de concert sur les mesures à prendre pour éviter que les langues et les cultures autochtones ne disparaissent. Le domaine de la vie publique où s'affirme bien ce souci d'intervention de l'Etat est sans aucun doute celui de l'éducation et de la scolarisation en milieu indien. La conception et la mise en place de ce que l'on appelle *la educación bilingüe y bicultural* montrent bien dans quel état d'esprit est tenté un rapprochement entre la langue nationale et les différents codes amérindiens. Elles laissent aussi voir la série d'ambiguïtés qui se manifestent entre les intentions déclarées et la pratique. Par la même occasion, elles mettent le doigt sur les difficultés

rencontrées lorsqu'il faut renverser les tendances d'un rapport de forces qui se fait en faveur de la langue dominante et au détriment des langues dominées.

L'éducation bilingue et biculturelle part d'un double constat: premièrement, les Indiens doivent rompre la situation de marginalisation sociale que leur fait souffrir leur monolinguisme; leur apprendre l'espagnol leur permettra de ce fait d'accéder à de meilleures conditions de vie; mais deuxièmement, l'apprentissage de l'espagnol ne doit pas se traduire par un oubli ou une dévalorisation systématique de la langue maternelle. Pour éviter cet écueil, il convient de mettre sur pied un type de scolarisation qui favorise un apprentissage simultané - et de même niveau - des deux langues et des deux cultures qui les accompagnent. Sans avoir à rejeter la justesse de cette idée (elle est effectivement la seule qui mette au même niveau deux réalités linguistiques très différentes), son application bute contre d'autres réalités qui la dénaturent vite et qui réintroduisent évidemment les pouvoirs de discrimination de la langue dominante. Un seul exemple montrera comment l'éducation bilingue et biculturelle, tout en répondant à un critère louable, ne suffit pas à résoudre les obstacles qu'elle veut pourtant surmonter. Quand il s'agit d'ajuster la connaissance scolaire et systématisée de la langue vernaculaire sur un modèle pédagogique qui en fasse matière à une pratique possible d'éducation formelle et normalisée, on s'aperçoit rapidement que ce modèle n'est rien d'autre qu'une copie souvent forcée de ce qu'il a été possible d'obtenir en prenant comme référence le mode de la connaissance de la langue et de la culture dominantes. Autrement dit, dès qu'il s'agit de donner une forme scolaire à la transmission de la langue et de la culture vernaculaires, on n'a rien trouvé de mieux que de mouler cette forme sur celle qui sert à l'apprentissage d'une langue et d'une culture dont le statut socio-culturel est d'une tout autre nature. Il y a là une épreuve de force que la langue et la culture vernaculaires n'ont pas forcément à supporter. Est-il indispensable de penser qu'une scolarisation ayant à se réaliser en langues à tradition orale doit obligatoirement s'inspirer du modèle scolaire qui vertèbre et structure la connaissance systématique de langues à tradition d'écriture qui, de ce fait, sont arrivées à une formulation plus explicite de leur fonctionnement grâce à la constitution de grammaires raisonnées? Quant on consulte les livres et le matériel pédagogique qui ont été élaborés pour l'enseignement en langue vernaculaire, on ne peut s'empêcher de penser que ce sont de médiocres outils qui légitiment, certes, le statut scolaire de ces nouvelles langues d'enseignement, mais qui ne correspondent en rien à une approche pédagogique spécifique de langues avec un statut culturel très particulier.

Le fait est que le flou de cette approche pédagogique se surajoute lui-même aux énormes difficultés de la mise en place et de l'organisation institutionnelle de l'éducation bilingue et biculturelle, produit un résultat critique où les principaux intéressés par cette éducation finissent par la rejeter. Ce rejet possède cependant des effets interactifs: c'est devant le constat des difficultés et des échecs partiels de l'éducation bilingue et biculturelle que les groupes ethniques ont commencé à se mobiliser pour définir leurs propres conceptions de la défense de leur langue et de leur culture.

4 - Description et analyse de quelques expériences de "mobilisation linguistique" dans l'Etat de Oaxaca

Dans l'Etat de Oaxaca, on a pu assister dans les années 1970 au surgissement d'aspirations et d'actions qui ont marqué le réveil d'une conscience indienne nouvelle et qui ont donné lieu à la constitution de mouvements ethnopolitiques relativement inédits. Parmi ces aspirations et ces actions, certaines ont directement concerné la destinée des langues maternelles. C'est à la présentation et à l'analyse de quatre de ces expériences que nous voudrions introduire maintenant le lecteur.

Première expérience: Les émissions en zapotèque de *Radio Ayuntamiento Popular* et les campagnes d'alphabétisation de la COCEI.

En 1981, à Juchitan, dans l'Isthme de Tehuantepec, une *Coalición de Obreros, Campesinos y Estudiantes del Istmo* arrive à gagner les élections municipales (première et unique fois que le PRI, parti officiel, dut admettre et respecter un vote électoral populaire s'étant incliné à gauche) et à gérer les affaires municipales. Peu de temps après, la COCEI crée une station de radio *Radio Ayuntamiento Popular* qui se charge de diffuser la majeure partie de ses programmes en zapotèque. Les ondes de cette radio couvrent une population de presque 120.000 habitants (Juchitan en compte déjà 80.000) qui, dans cette région de l'Isthme, a toujours considéré la langue et la culture zapotèques comme un haut privilège d'orgueil ethnique, à tel point que dès les années 1930 un groupe d'intellectuels autochtones avait fondé une académie en langue zapotèque et travaillé à la standardisation de son écriture. Une littérature vit même le jour et sert de point d'appui aux thèses qui proclament que la langue régionale peut et doit avoir le rôle de la langue nationale. Les émissions de

Radio Ayuntamiento en langue vernaculaire ont donc eu une importance déterminante pour faire admettre la différence linguistique comme un fait social majeur réclamant, à juste droit, son institutionnalisation. Elles permirent aussi de démontrer que le zapotèque ne consentirait jamais à être condamné à une situation de subordination diglossique.

C'est pour étayer cette même volonté que furent lancées d'autres campagnes d'alphabétisation qui, à leur début, devaient être réalisées en langue vernaculaire et qui, devant la faute de moyens et d'une pédagogie appropriée, se transformèrent vite en séances d'apprentissage de la lecture et de l'écriture en espagnol pour que les petits paysans pauvres ou les habitants des quartiers les plus marginaux puissent dominer un moyen d'expression qui leur permette de formuler leurs demandes et leurs aspirations.

En juin 1983, toutes ces expériences ont dû être interrompues à la suite de la destitution de la mairie populaire de Juchitan. *Radio Ayuntamiento Popular* a cessé définitivement ses émissions et les campagnes d'alphabétisation s'arrêtèrent, elles aussi. A l'heure actuelle, les seules activités qui se réalisent en faveur de la langue locale ont lieu sous l'égide de la Maison de la Culture de Juchitan. Elles consistent à participer aux travaux entrepris par l' *Instituto Nacional para la Educación de los Adultos* pour mettre au point un matériel pédagogique qui permette d'apprendre à écrire et à lire le zapotèque.

Deuxième expérience: tentatives d'alphabétisation en zapotèque dans le village de Yalalag et autres quatres communautés avoisinantes de La Sierra Norte de l'Oaxaca.

Sous l'influence d'un linguiste de l'Université Nationale Autonome de Mexico, qui travailla pendant de très nombreuses années à la description du zapotèque de la Sierra, une expérience d'alphabétisation en langue vernaculaire a été tentée dans le village de Yalalag. Ce linguiste proposa au comité des jeunes de la localité en question de leur transmettre ses recherches pour la constitution d'un alphabet et d'une grammaire qui puissent permettre de passer de la connaissance orale de la langue maternelle à la possibilité de l'écrire et de la lire. Après avoir accepté la proposition de ce linguiste, ce comité des jeunes organisa des cours d'alphabétisation dont l'objectif principal fut d'élaborer des affiches géantes que l'on placarda aux endroits stratégiques de la communauté. Sur ces affiches, on retranscrit différentes informations concernant la vie sociale

et culturelle du village ainsi que les épisodes capitaux de sa mémoire collective. Il fut fait ainsi la preuve que la langue vernaculaire, méprisée quand on la compare avec le prestige de la langue nationale, pouvait s'écrire et servir à communiquer l'héritage culturel de la collectivité. Dans cette mesure elle redevenait un instrument important pour l'affirmation de l'identité du groupe ethnique. Le pas suivant consista à demander leur collaboration aux autorités communales pour appuyer les initiatives de la campagne d'alphabétisation en faisant usage, eux mêmes, des affiches pour transmettre le contenu de leurs délibérations et de leurs décisions, et donner ainsi une légitimité à l'expérience proposée par le Comité des Jeunes.

Yalalag étant un des villages de la Sierra où le phénomène de la migration touche presque la moitié de la population et où presque tous les jeunes s'en vont travailler à Mexico ou ailleurs, il fut décidé d'entreprendre une campagne d'alphabétisation avec les Yalalatèques qui résidaient dans la capitale fédérale du pays et qui restaient en contact entre eux grâce à différentes amicales. L'expérience dura en tout deux ans et consolida cette articulation originale entre une campagne d'alphabétisation conçue pour un village et celle pensée pour les habitants obligés d'émigrer dans un centre urbain important.

Troisième expérience: essai de création d'une école d'enseignement secondaire en langue zapotèque à Tabaa, Sierra Norte de l'Etat de l'Oaxaca.

Un groupe d'animateurs culturels indigènes qui avaient été recrutés par la *Dirección General de Educación Popular de la Secretaría de Educación Pública* (Ministère de l'Education) et dont le travail consista à revaloriser, au sein même des communautés villageoises, la langue et la culture locales, eut l'idée que cette tâche de revalorisation pourrait justement se traduire par la création d'un centre d'enseignement secondaire où les adolescents trouveraient une continuité à une scolarisation déjà débutée dans le cadre du système de l'éducation bilingue et biculturelle. Il s'agissait de voir si des matières comme les mathématiques, les sciences sociales, l'histoire pouvaient être enseignées dans la langue maternelle précolombienne des élèves. Cet objectif fut poursuivi collectivement, et chacun des animateurs eut la responsabilité de concevoir la forme possible d'un enseignement pour chacune de ces matières. Il fallut voir - et ce fut là le principal intérêt de cette tentative - quels étaient les moyens linguistiques qu'offrait la langue vernaculaire pour créer des équivalences de signifiés d'un système à l'autre. Comment signifier par exemple les concepts de

démocratie et de socialisme en zapotèque, telle devenait la gageure de l'entreprise, non pas parce que les réalités (le référent) correspondant à ces concepts (le signifié) étaient incompréhensibles, mais parce que la langue vernaculaire ne possédait pas un signe qui corresponde à une réalité culturelle n'appartenant pas en propre à la culture zapotèque. Les termes de "démocratie" et de "socialisme" appartenant à une culture politique occidentale, il devenait impératif de voir comment la langue vernaculaire, avec ses propres moyens, arrivait à nommer ce qui n'appartenait pas spécifiquement à la culture d'origine. Ces deux exemples montrent jusqu'où arrivèrent ces réflexions et ces analyses sur les rapports entre une langue et une culture avant d'avoir à affronter une éventuelle expérience pédagogique. Les difficultés rencontrées obligèrent rapidement le groupe d'animateur à abandonner le projet initial. Ils décidèrent de renoncer à l'enseignement et se consacrer totalement à des recherches sur la possibilité d'adaptation de leur langue aux impératifs de la communication contemporaine.

Quatrième expérience: la constitution d'un alphabet standard pour la langue mixte et l'expérience de concertation communale à laquelle elle a donné lieu.

Un autre groupe ethnique de l'Etat de l'Oaxaca, celui des Mixes, a entrepris, lui aussi, un processus de mobilisation autour de sa langue. Là encore, l'initiative revient à un groupe de maîtres bilingues et biculturels qui, motivés par les contradictions de leur tâche d'enseignant, se dirent qu'il fallait commencer à construire une véritable politique linguistique en faveur de la langue maternelle où la participation des locuteurs soit beaucoup plus active. Ces maîtres organisèrent plusieurs réunions régionales où ils regroupèrent des représentants de chacune des différentes zones de la région mixte et leur proposèrent de travailler collectivement à l'unification des critères devant servir à la constitution d'un alphabet mixte. Ils demandèrent aussi à l'Assemblée Régionale des Autorités Communales Mixes de soutenir leur projet en contrôlant la qualité des représentants envoyés à ces réunions régionales.

Cinq ou six réunions eurent lieu, et chacune d'elles offrit l'occasion de confronter, de comparer et d'opposer les variations dialectales de chaque zone et de chaque village, de voir si ces variations devaient déjà être considérées comme des différences structurales pertinentes et d'apprécier si ce projet d'unification de l'écriture du mixte relevait plus d'un mythe que d'une possible

réalisation. La tâche laissa vite apparaître d'énormes difficultés et il fut alors proposé de demander conseil et assistance technique à des linguistes. Cette solution eut comme résultat de faire abandonner le processus de concertation initiale et de mettre un terme à cette forme originale "d'autogestion linguistique" comme possible gestation du passage à l'écriture et à la lecture de la langue maternelle. Actuellement, ce genre d'initiatives est retombé au point mort.

5 - Conclusion

De la présentation rapide de ces quatre expériences communales pour défendre le code vernaculaire du groupe ethnique, il ressort que c'est bien à une sorte de "mobilisation linguistique" que l'on assiste dans certaines régions à forte densité ethnique mésoaméricaine du Mexique. Cette mobilisation linguistique répond au souci d'arriver à affronter la pénétration de plus en plus envahissante de la langue nationale. Les formes de cette mobilisation sont parfois confuses et brouillonnes, mais elles ont toutes, au moins, le mérite de mettre en marche des expériences variées et multiples qui expriment, chacune à sa façon, un type de créativité et une manière propre de trouver une solution pour essayer de consolider le poids du code vernaculaire. Le point de convergence de toutes ces expériences tourne autour de la question de l'écriture de ces langues. Tous les acteurs socio-culturels des ethnies qui s'intéressent au problème du sort de leur langue maternelle, et veulent le prendre en charge, ont tendance à penser que le recours à l'écriture permettra à cette langue de mieux résister et de mieux se défendre contre la pénétration de l'espagnol. L'écriture est alors conçue comme une arme qui peut assurer la reproduction de l'identité culturelle du groupe ethnique. Sa mise en application se confronte néanmoins à toute une série d'obstacles qui contrecarrent les intentions du début. Certaines expériences aboutissent lentement, d'autres échouent; aucune de façon générale ne trouve instantanément dans le possible passage à l'écriture ce pilier qui les renforcerait automatiquement de façon naturelle. C'est à ce titre qu'il convient de se demander, sans avoir à en nier la possible efficacité à long terme, si l'écriture ne représente pas un moyen dont les aboutissements sont tellement lents et supposent un tel processus d'élaboration et d'expérimentation qu'ils finissent, par conséquent, par être en retard et assez inefficaces pour barrer la route à la progression de la langue nationale. En ce sens les expériences entreprises dans l'Etat de l'Oaxaca ne permettent pas de conclure que le recours à l'écriture contribue effectivement à éviter le déplacement des langues indiennes. Devant

de telles limitations, il convient de se demander si les voies futures de la mobilisation linguistique que continueront certainement à impulser les groupes mésoaméricains ne doivent pas se réorienter vers la défense de l'oralité. Il faut en renouveler la conception et l'envisager de telle façon qu'elle puisse servir à maintenir la tradition et l'existence de langues qui ont su se servir de leur seule condition verbale pour affronter cinq siècles d'exclusion coloniale. L'écriture est peut-être moins une garantie de résistance que l'approfondissement des ressources séculaires qui ont permis à l'oralité de se reproduire. Il conviendrait alors de poursuivre l'analyse des obstacles qui se dressent en face de cette reproduction et d'évaluer s'ils sont vraiment incontournables. Au cas où ils ne le seraient pas, il serait urgent de réfléchir à ce que devraient être les formes et les voies actuelles qui permettraient d'alimenter et de renforcer les manifestations strictement orales des langues vernaculaires mésoaméricaines.